

Exposé 1 : LE DÉSIR D'IMMORTALITÉ

A. Lire ce premier article et résumer quelles sont les pistes scientifiques actuellement étudiées pour parvenir à « l'immortalité » : <https://usbeketrica.com/fr/article/miroslav-radman-le-cerveau-est-un-terroriste-pour-le-corps>

B. Lire ce deuxième article et résumer les problèmes que posent la perspective de l'immortalité transhumaniste du point de vue des transformations que cela ferait subir à notre « humanité » ? Quels sont les arguments pro-transhumaniste portés par Ray Kurzweil ? Quels sont les contre-arguments : <https://www.pourlascience.fr/sd/philosophie/si-cetait-possible-voudrions-nous-vraiment-etre-immortels-12502.php>

C. Lire ce texte extrait des *Essais* de Montaigne et en expliquer la thèse générale ainsi que les grandes lignes argumentatives.

Philosopher, c'est apprendre à mourir.

Qu'est-ce que philosopher ? — Cicéron dit que philosopher, n'est autre chose que se préparer à la mort. Peut-être est-ce parce que l'étude et le recueillement reportent en quelque sorte notre âme en dehors de nous, et la dégagent du corps ; ce qui est un peu ce qui advient quand la mort nous atteint, et en est comme l'apprentissage ; ou encore, parce que toute la sagesse et la raison humaines aboutissent finalement à ce résultat, de nous apprendre à ne pas appréhender de mourir. [...]

Le mépris de la mort est l'un des plus grands bienfaits que nous devons à la vertu. — Un des principaux bienfaits de la vertu est de nous inspirer le mépris de la mort, ce qui nous permet de vivre dans une douce quiétude, et fait que notre existence s'écoule agréablement et dégagée de toute préoccupation ; sans ce sentiment, toute volupté est sans charme. Voilà pourquoi tous les systèmes de philosophie convergent et sont d'accord sur ce point.

La mort est le but essentiel de la vie. — Le but de notre existence, c'est la mort ; c'est l'objectif fatal auquel nous tendons ; si elle nous effraie, comment pouvons-nous faire un pas en avant sans en avoir la fièvre ? Le vulgaire échappe à cette obsession, en n'y pensant pas ; faut-il que sa sottise soit grande pour être, à un tel degré, frappé d'aveuglement ! [...] Les gens ont peur, rien qu'en entendant prononcer son nom ; la mort ! à ce seul mot, la plupart font le signe de la croix, comme s'ils entendaient évoquer le diable. Et parce qu'il en est question dans les testaments, ils ne se décident à faire le leur que lorsque le médecin les a condamnés ; et Dieu sait alors en quel état d'esprit ils le font, sous l'étreinte de la douleur et de la frayeur.

Le mot en était désagréable aux Romains. — Parce que ce mot résonnait trop durement à leurs oreilles et leur semblait de mauvais augure, les Romains en étaient arrivés à l'adoucir et à user de périphrases. Au lieu de dire : « Il est mort », ils disaient : « Il a cessé de vivre, il a vécu » ; pourvu qu'il y fût question de vie, fût-elle passée, cela leur suffisait. Nous leur avons emprunté ces euphémismes, et nous disons : « Feu maître Jean. » [...]

Il faut toujours être prêt à mourir. — Mais c'est folie que d'espérer se dérober de la sorte à cette idée. On va, on vient, on trotte, on danse ; de la mort, pas de nouvelles, que tout cela est beau. Mais aussi quand elle s'abat sur nous, sur nos femmes, nos enfants ou sur nos amis, que le coup soit soudain ou attendu, quels tourments, quels cris, quelle rage, quel désespoir ! Vîtes-vous jamais personne si humilié, si changé, si confus ? Il faut s'en préoccuper plus à l'avance ; sans quoi une telle nonchalance qui nous rapproche de la bête, alors même qu'elle pourrait se concilier en nous avec le bon sens, ce que je considère comme absolument impossible, nous fait payer trop cher les illusions dont elle nous berce. [...]

Que l'idée de la mort soit souvent présente à notre esprit. — Pour commencer, ne lui laissons pas le plus grand avantage qu'elle ait sur nous ; et pour cela, agissons absolument à l'inverse de ce qui se fait d'ordinaire ; enlevons-lui son caractère étrange ; n'en fuyons pas l'idée, accoutumons-nous-y, ne pensons à rien plus souvent qu'à la mort ; ayons-la, à tout instant, présente à notre pensée et sous toutes les formes.

Quand un cheval bronche, qu'une tuile tombe, à la moindre piqûre d'épingle, redisons-nous : « Eh ! si c'était la mort, » et faisons effort pour réagir contre l'appréhension que cette réflexion peut amener. Au milieu des fêtes et des réjouissances, souvenons-nous sans cesse que nous sommes mortels et ne nous laissons si fort entraîner au plaisir que, de temps à autre, il ne nous revienne à la mémoire que de mille façons notre allégresse peut aboutir à la mort, et en combien de circonstances elle peut inopinément survenir. [...]

Nous ne savons où la mort nous attend, attendons-la partout. Méditer sur la mort, c'est méditer sur la liberté ; qui a appris à mourir, a désappris la servitude ; aucun mal ne peut, dans le cours de la vie, atteindre celui qui comprend bien que la privation de la vie n'est pas un mal ; savoir mourir, nous affranchit de toute sujétion et de toute contrainte. [...]

Les Égyptiens, pendant leurs festins, faisaient apparaître aux yeux des convives une image de la mort de grande dimension, tandis qu'une voix leur criait : « Bois, réjouis-toi, car tu seras ainsi quand tu seras mort ! » Chez moi aussi, il est passé à l'état d'habitude non seulement d'avoir constamment présente à la pensée cette idée de la mort, mais encore d'en parler continuellement. [...]

La mort fait partie de l'ordre universel des choses. — Quoi qu'il en soit, il en est ainsi du fait même de la Nature : « Sortez de ce monde, nous dit-elle, comme vous y êtes entrés. Vous êtes passés de la mort à la vie, sans que ce soit un effet de votre volonté et sans en être effrayés ; faites de même pour passer de la vie à la mort ; votre mort rentre dans l'organisation même de l'univers, c'est un fait qui a sa place marquée dans le cours des siècles : « *Les mortels se prêtent mutuellement la vie... ; c'est le flambeau qu'on se passe de main en main comme aux courses sacrées (Lucrèce).* » Croyez-vous que, pour vous, je vais changer cet admirable agencement ? Mourir est la condition même de votre création ; la mort est partie intégrante de vous-même, sans cesse vous allez vous dérochant à vous-même. L'existence dont vous jouissez, tient à la fois de la vie et de la mort ; du jour de votre naissance, vous vous acheminez tout à la fois et dans la vie et vers la mort. « *La première heure de votre vie, est une heure de moins que vous avez à vivre (Sénèque).* » [...]

La vie n'est en soi ni un bien, ni un mal. — « Si vous avez su user de la vie, en ayant joui autant qu'il se pouvait, allez-vous-en et déclarez-vous satisfait : « *Pourquoi ne pas sortir du banquet de la vie, comme un convive rassasié (Lucrèce) ?* » Si vous n'avez pas su en user, si elle vous a été inutile, que vous importe de la perdre ; si elle se continuait, à quoi l'emploieriez-vous bien ? « *À quoi bon prolonger des jours, dont on ne saurait faire meilleur usage que par le passé (Lucrèce) !* » La vie, par elle-même, n'est ni un bien, ni un mal ; elle devient un bien ou un mal, suivant ce que vous en agissez. — vous avez vécu un seul jour, vous avez tout vu, chaque jour étant la répétition de tous les autres. La lumière est une, la nuit est une ; ce soleil, cette lune, ces étoiles, cet ensemble dont vous avez joui, sont les mêmes que du temps de vos aïeux ; ce sont les mêmes que connaîtront vos arrière-neveux : « *Vos neveux ne verront rien de plus que ce qu'ont vu leurs pères (Manilius).* » [...]

L'immortalité n'est pas désirable. — « Chiron refusa l'immortalité, lorsque Saturne son père, le dieu même du temps et de la durée, lui en eut révélé les conditions. Imaginez-vous combien, en vérité, une vie sans fin serait moins tolérable et beaucoup plus pénible pour l'homme que celle que je lui ai donnée. Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privés. »

Exposé 2 : L'ÊTRE HUMAIN À L'ÈRE DE SA REPRODUCTIBILITÉ TECHNIQUE

A. Faites les recherches nécessaires pour montrer à vos camarades comment les techniques et de procréation médicalement assistée et de clonage (différenciez clonage thérapeutique et clonage reproductif) permettent de dépasser les limites biologiques de l'être humain et plus particulièrement les limites de la reproduction sexuelle.

B. Étudiez ce texte de la philosophe Sylviane Agacinski afin d'en extraire la thèse et les principaux arguments sur le débat actuel concernant l'élargissement du droit à la PMA en France.

https://www.lepoint.fr/politique/sylviane-agacinski-avec-la-pma-on-cree-le-reve-de-l-enfant-sur-commande-27-07-2019-2327071_20.php#

C. Étudiez ce texte du philosophe Mark Hunyadi afin d'en extraire la thèse et les principaux arguments sur le débat actuel concernant le clonage reproductif.

Dans la peau d'un clone Publié dans Philosophie Magazine, n°5, décembre 2006

Objet médical ou juridique, le clone est rarement pensé comme un être moral. Mais qu'implique, dans la construction de son identité et dans le rapport au « nous » parental, le fait de se savoir la copie conforme de quelqu'un d'autre ?

Trois choses me frappent dans le débat autour du clonage :

1. L'extraordinaire disproportion entre les données de fait et la mobilisation morale qu'elles suscitent. La perspective encore hypothétique de cette biotechnologie reproductive a mobilisé, ces dix dernières années, plus de ressources théoriques, citoyennes, législatives, que les 5,6 millions d'enfants par an qui meurent de faim ou que les 2,6 milliards d'êtres humains qui n'ont pas accès à l'eau potable dans le monde. Toutefois, cette disproportion est elle-même un phénomène moral intéressant, qu'on ne peut pas se contenter d'ignorer ou de mépriser. Elle n'est pas imputable à la seule « panique morale », puisque quelques-uns des plus grands esprits ont voulu apporter leur pierre au débat, et souvent pour exprimer de manière fort argumentée leur opposition au clonage.

2. Le réductionnisme des défenseurs du clonage. La forme la plus courante de ce réductionnisme -consiste à dire que le clonage n'est qu'un outil de plus dans la panoplie médicale de la reproduction artificielle, d'où l'on tire deux conséquences : l'interdire serait violer un droit fondamental des parents à la reproduction, et la seule précaution à prendre est d'assurer au futur clone l'intégralité de ses droits fondamentaux, sans discrimination d'aucune sorte. Mais c'est là un -curieux aveuglement : vouloir un enfant par clonage, ce n'est plus vouloir un enfant, mais tel enfant. C'est le seul moyen de reproduction où l'aléatoire génétique ne soit pas respecté ; et si cette différence ne fait pas réellement une différence, on ne voit plus très bien ce qui pourrait constituer une différence pertinente. D'un point de vue normatif, on pourrait contrer cette forme de réductionnisme en développant la formule : l'aléatoire préserve l'altérité.

3. Mais c'est le troisième point qui me semble philosophiquement le plus intéressant. D'une manière générale, le débat sur le clonage se déroule à la troisième personne : on y parle du clone comme d'une réalité techniquement envisageable, comme d'un objet médical dont il faut assurer la santé, ou encore comme d'un objet juridique dont il faut garantir les droits. On en parle de l'extérieur, comme objet de notre souci moral. Mais qu'est-ce que cela peut faire au clone d'être un clone ? Autrement dit, ne devrait-on pas aussi essayer de réfléchir au clonage en se plaçant du point de vue du clone, c'est-à-dire à la première personne ? Après tout, tenter cette expérience de décentrement semble être un minimum moral requis, puisque c'est bien à une personne que l'on donnera naissance, à quelqu'un qui dira « je » en face de « nous », et dont les concepteurs auront décidé du patrimoine génétique nucléaire.

Imagine-t-on la charge pesant sur le clone ? Le ressentiment en cas d'échecs et le sentiment de ne pas devoir ses succès à soi-même

C'est en partant de ce point de vue que j'ai développé l'idée, dans *Je est un clone*, d'un fardeau essentiel vécu à la première personne. Il s'agit au fond de s'interroger sur l'impact que peut avoir sur le clone le fait de savoir qu'il est un clone. L'argument n'est pas biologique : il ne s'agit aucunement de surestimer la causalité génétique, ni de dire que le clone est en quelque manière déterminé par le choix de ses parents. Il est certain que le clone se trouvera dans le même rapport à son patrimoine génétique que vous et moi : celui-ci constitue la base matérielle partielle, à laquelle concourront bien d'autres facteurs (matériels et symboliques), de la personne qu'il sera. L'argument est plutôt herméneutique, au sens de la compréhension de soi. L'hypothèse est que le clone ne pourra pas ne pas être perturbé dans son rapport pratique à lui-même par le fait de savoir qu'il a été voulu copie à l'identique de quelqu'un d'autre.

Le clone a donc conscience de sa position ontologique – c'est-à-dire par essence – inédite, celle d'être le fruit du désir déterminé (à savoir, d'avoir été voulu tel) de ses concepteurs. Cela devrait à mon sens avoir au moins deux conséquences pour lui. D'une part, sur son autonomie réelle, au sens de vécue : imagine-t-on en effet la charge pesant sur le clone ? Au cours de son existence, le ressentiment en cas d'échecs, et à l'inverse le sentiment de déficience de ne pas devoir ses succès à soi-même, ce sentiment fondamental d'être dépossédé de soi – biologiquement dépossédé de soi parce que se sachant une copie sur demande – ne constitue-t-il pas une perturbation radicale du rapport pratique à soi-même ? Or, si la familiarité entre soi et soi est brisée, si dans ce rapport pratique immédiat s'immisce inévitablement l'image d'un tiers, alors l'autonomie formelle garantie par la médecine et le droit ne ferait que masquer une incapacité bien plus essentielle qui la sape, celle d'être familier à soi-même, condition de toute autonomie réelle possible.

D'autre part, sur son sentiment d'altérité, tel qu'il le vit à la première personne : quelles menaces le clonage ne fait-il pas peser non sur l'altérité biologique, sur l'altérité telle qu'elle peut s'observer à la troisième personne, mais sur le sentiment d'altérité, sur le sentiment d'être autre que tout autre ? Comment le fait de se savoir avoir été voulu à l'identique de quelqu'un d'autre n'ébranlerait-il pas dans ses fondements mêmes ce sentiment d'être un soi autre que tous les « soi » ? C'est l'altérité de soi qui est ici menacée, cette conscience silencieuse que nous avons d'être autre que tous les autres. C'est en ce sens, radical cette fois, que l'on peut répéter, en guise de mise en garde contre le clonage, que l'aléatoire préserve l'altérité.

Exposé 3 : HUMAIN AUGMENTÉ, POST-HUMAIN, TRANSHUMAIN... INHUMAIN ?

A. Lire ces premiers articles et résumer quelles sont les bases théoriques du mouvement transhumanistes (croyances, valeurs, objectifs...), quels en sont les acteurs, quels en sont les objets de recherche principaux :

<https://iatranshumanisme.com/cadrage-du-transhumanisme/>

<https://iatranshumanisme.com/transhumanisme/>

B. Lire cette deuxième série d'articles et résumer les objections des « bioconservateurs » ainsi que les réponses aux objections des « transhumanistes » :

<https://transhumanistes.com/transhumanisme-et-risques-sociaux/>

<https://transhumanistes.com/faut-il-craindre-des-post-humains-divergents/>

C. Lire ce texte et en expliquer la thèse générale ainsi que les grandes lignes argumentatives.

*Michel Serre
Petite Poucette*

Petite Poucette est nommée ainsi en raison de l'agilité de ces pouces, caractéristique des nouvelles générations digitales. Dans cette ouvrage datant de 2012, Michel Serre traite des mutations technologiques qui entraînent des mutations dans le rapport au monde et à la connaissance des jeunes générations que les plus « anciens » ont du mal à comprendre et à accompagner.

Ces enfants habitent donc le virtuel. [...] Ils ne connaissent, ni n'intègrent, ni ne synthétisent comme nous, leurs ascendants. Ils n'ont plus la même tête.

Par téléphone cellulaire, ils accèdent à toutes personnes ; par GPS, en tous lieux ; par la Toile, à tout le savoir [...] Ils n'habitent plus le même espace. Sans que nous nous en apercevions, un nouvel humain est né, pendant un intervalle bref, celui qui nous sépare des années 1970.

Il ou elle n'a plus le même corps, la même espérance de vie, ne communique plus de la même façon, ne perçoit plus le même monde, ne vit plus dans la même nature, n'habite plus le même espace. Né sous péridurale et de naissance programmée, ne redoute plus, sous soins palliatifs, la même mort. N'ayant plus la même tête que celle de ses parents, il ou elle connaît autrement. [...]

Dans sa *Légende dorée*, Jacques de Voragine raconte qu'au siècle des persécutions dictées par l'empereur Domitien advint à Lutèce un miracle. L'armée romaine y arrête Denis, élu évêque par les premiers chrétiens de Paris. Incarcéré, puis torturé dans l'île de la Cité, le voilà condamné à être décapité au sommet d'une butte qui se nommera Montmartre. Fainéante, la soldatesque renonce à monter si haut et exécute la victime à mi--chemin. La tête de l'évêque roule à terre. Horreur !

Décollé, Denis se relève, ramasse sa tête et, la tenant dans ses mains, continue à grimper la pente. Miracle ! Terrifiée, la légion fuit. L'auteur ajoute que Denis fit une pause pour laver son chef à une source et qu'il poursuivit sa route jusqu'à l'actuelle Saint-Denis. Le voilà canonisé.

Petite Poucette ouvre son ordinateur. Si elle ne se souvient pas de cette légende, elle considère toutefois, devant elle et dans ses mains, sa tête elle-même, bien pleine en raison de la réserve énorme d'informations, mais aussi bien faite, puisque des moteurs de recherche y activent, à l'envi, textes et images, et que, mieux encore, dix logiciels peuvent y traiter d'innombrables données, plus vite qu'elle ne le pourrait. Elle tient là, hors d'elle, sa cognition jadis interne, comme saint Denis tint son chef hors du cou. Imagine-t-on Petite Poucette décapitée ? Miracle ?

Récemment, nous devînmes tous des saints Denis, comme elle. De notre tête osseuse et neuronale, notre tête intelligente sortit. Entre nos mains, la boîte-ordinateur contient et fait fonctionner, en effet, ce que nous appelions jadis nos « facultés » : une mémoire, plus puissante mille fois que la nôtre ; une imagination garnie d'icônes par millions ; une raison aussi, puisque autant de logiciels peuvent résoudre cent problèmes que nous n'eussions pas résolus seuls. Notre tête est jetée devant nous, en cette boîte cognitive objectivée. Passé la décollation, que reste-t-il sur nos épaules ? L'intuition novatrice et vivace.

Tombé dans la boîte, l'apprentissage nous laisse la joie incandescente d'inventer. Feu : sommes-nous condamnés à devenir intelligents ? Quand apparut l'imprimerie, Montaigne préféra, je l'ai dit, une tête bien faite à un savoir accumulé, puisque ce cumul, déjà objectivé, gisait dans le livre, sur les étagères de sa librairie ; avant Gutenberg, il fallait savoir par cœur Thucydide et Tacite si l'on pratiquait l'histoire, Aristote et les mécaniciens grecs si l'on s'intéressait à la physique, Démosthène et Quintilien si l'on voulait exceller dans l'art oratoire... donc en avoir plein la tête. Économie : se souvenir de la place du volume sur le rayon de librairie coûte moins cher en mémoire que retenir son contenu. Nouvelle économie, radicale celle-là : nul n'a même plus besoin de retenir la place, un moteur de recherche s'en charge.